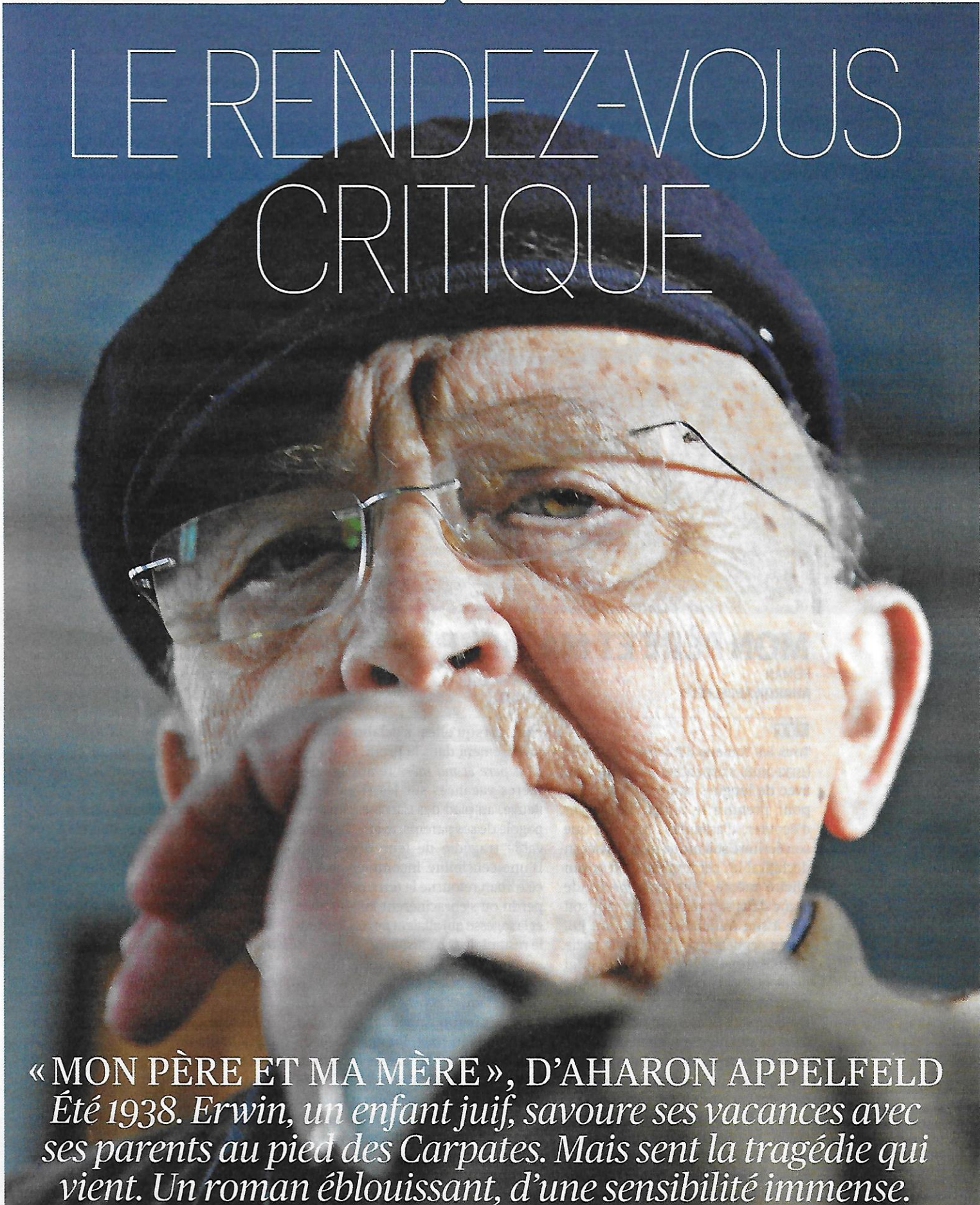


LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



« MON PÈRE ET MA MÈRE », D'AHARON APPELFELD
Été 1938. Erwin, un enfant juif, savoure ses vacances avec ses parents au pied des Carpates. Mais sent la tragédie qui vient. Un roman éblouissant, d'une sensibilité immense.



MON PÈRE ET MA MÈRE

ROMAN
AHARON APPELFELD

TTT

Tous les romans d'Aharon Appelfeld (1932-2018) s'arpentent à pas de loup, avec de longues stations immobiles, pour prendre le temps d'observer, d'écouter, d'assimiler. Non pas que son écriture soit ardue ni sa pensée indéchiffrable : cet homme était la simplicité même. Une paix profonde règne dans son œuvre, pourtant sou-
dée à son traumatisme d'enfant juif rendu orphelin par la barbarie nazie. Cette tranquillité mystérieuse, origi-
nelle et fondatrice se goûte pleine-
ment dans le secret d'une lecture
contemplative, en hommage aux pa-
roles de son père qui tempêtait, fâché
de voir son jeune fils lire Jules Verne à
toute vitesse : « Une lecture dépourvue
de réflexion équivaut à engloutir une
soupe claire. » Alors lisons sans précipi-
tation, recevons chaque mot comme
les gouttelettes qu'Aharon Appelfeld
voyait déferler sur le visage des jeunes
filles, si belles à ses yeux de petit gar-

çon, lorsqu'elles s'éclaboussaient
joyeusement dans le Pruth, l'été 1938.
Mon père et ma mère relate ses der-
nières vacances sur les rives de ce
fleuve, au pied des Carpates, en com-
pagnie de ses parents, avant l'inconce-
vable tragédie de leur disparition.
D'une sensibilité incommensurable,
ce roman retourne la terre du paradis
perdu où s'enracinèrent la confiance
et la sagesse qui allaient porter l'auteur
le restant de son existence.

Mais s'agit-il vraiment de ses
propres souvenirs ? Le héros s'ap-
pelle Erwin, et répète qu'il a 10 ans et
7 mois. Aharon Appelfeld n'atteignit
cet âge qu'en 1942, lorsqu'il s'évada
seul d'un camp de Transnistrie, pour
survivre caché dans les forêts
d'Ukraine. « Une mémoire infallible
n'est pas un bon matériau pour la créa-
tion », affirme-t-il dans ce livre four-
millant de souvenirs recréés et
revisités, avant de donner la clé de
l'entreprise littéraire à laquelle il se

consacra jusqu'à son dernier souffle :
« Contrairement au souvenir précis, la
réminiscence puise dans le réservoir de
visions qui se sont déposées en vous.
Vous puisez lentement, comme
lorsqu'on remonte un seau du fond d'un
puits sombre. » Au fond de ce puits
sombre, Aharon Appelfeld récolte les
éclats de vie éblouissants découpés
dans cet été précédant la catastrophe.

Chaque évocation ressemble à une
photographie ancienne, avec ses flous,
ses surexpositions, ses couleurs pas-
sées qui jettent un blanc aveuglant sur
l'inacceptable vérité, mais aussi avec
ses zones d'une netteté indélébile, où
des visages inconnus deviennent sou-
dain si proches, où des détails isolés
intriguent par leur force insolite. Pas-
tèques, polenta, fraises des bois, se-
moule aux copeaux de chocolat : « Ces
petits festins diffusent de la quiétude »,
tout comme les promenades à cheval,
dans les forêts de la montagne, pour
fuir la foule des baigneurs, car « le
groupe contracte la respiration, on ne
distingue plus rien à force d'agitation ».

La menace de la guerre gronde, et
tous les vacanciers sont dans une « ex-
pectative tendue », secoués par des pré-

Aharon Appelfeld
met en scène des
souvenirs délicats,
tantôt nets, tantôt
flous, dans ce
roman qui sera l'un
de ses derniers.

monitions qui les dépassent. Aharon Appelfeld accueille ses intuitions d'enfant dans sa conscience d'adulte, avec ce mélange caractéristique d'humilité et d'acuité extrême. Il écoute ce léger bruit de froissement que provoque la peur étouffée par le déni, par le refus, par l'espoir. Il restitue des paroles, des arrière-pensées, des silences, des anecdotes, dans toute leur étrange phosphorescence, mesure leurs réverbérations dans l'histoire, intime et universelle. « *“Laisse-le rêver”, intervient maman. “Qui sait combien de temps il pourra encore le faire?”* » Erwin raconte un jour à sa mère qu'il a vu en songe qu'on les séparerait : « *“Nous resterons ensemble”, dit-elle dans un sourire. Je remarquai que, cette fois, elle avait omis de prononcer le mot “toujours”.* »

Le roman est rythmé par le sommeil de l'enfant, qui s'endort régulièrement au son des conversations lointaines, et s'en remet à l'assiduité protectrice de ses rêves éclairants. Comment ne pas y voir la métaphore de l'écriture d'Aharon Appelfeld, qu'il commente abondamment, au détour de ses souvenirs ? De son œuvre publiée en Israël, il reste vingt-sept livres à traduire en français. Joie de cette éternité à passer à ses côtés, en toute légèreté, en toute sérénité.

— **Marine Landrot**

EXTRAIT

« Sur mes chemins d'écriture, je retourne sans relâche dans la maison de mes parents, en ville, ou celle de mes grands-parents dans les Carpates, ainsi que dans les lieux où nous avons été ensemble. J'ai dit “je retourne” mais je voudrais aussitôt me corriger : je suis toujours dans ces maisons, même si elles n'existent plus depuis longtemps. Ce sont mes lieux inébranlables, des visions qui m'appartiennent et dont je m'approche pour les vivifier. Il est des jours où cette nécessité se fait plus pressante encore, à cause de la fatigue, de la mélancolie ou d'un sentiment d'effondrement. [...] Les deux maisons sont en apparence telles que je les ai laissées. Il n'en est rien pourtant : les années ont éliminé le provisoire et le superflu pour ne garder que l'enfant qui s'étonnait de ce qui se passait autour de lui et en lui, et s'en étonne encore. Un regard d'enfant est indispensable à tout acte créateur. Lorsque vous perdez l'enfant qui est en vous, la pensée s'encroûte, effaçant insidieusement la surprise du premier regard : la capacité créatrice diminue. Plus grave encore : sans l'émerveillement de l'enfant, la pensée s'encombre de doutes, l'innocence bat en retraite, tout est examiné à la loupe, tout devient contestable, et l'on se sent contrarié d'avoir simplement aligné des mots. »

| Traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, éd. de l'Olivier, 304 p., 22 €. En librairie le 1^{er} octobre.